

Pierre Dardot

Penser l'actualité de Marx

Il est aujourd'hui devenu de bon ton de reconnaître l'« actualité de Marx ». Ce qui frappe immédiatement, c'est que cette reconnaissance, qui tourne souvent à la célébration pure et simple, est loin d'être l'apanage de marxistes empressés de lire dans la violence de la crise financière une confirmation éclatante des pronostics de Marx : certains partisans du néolibéralisme leur emboîtent le pas en louant sa clairvoyance quasi-prophétique. Toute la divergence porte sur le point de savoir ce qui fait l'actualité de Marx : est-ce son anticipation de la mondialisation ou bien sa prédiction du caractère inévitable des crises périodiques du capitalisme ? En fait, pour non négligeable qu'elle soit, cette divergence présuppose un accord foncier sur la notion même d'« actualité » : on dira « actuel » ce qui dans la pensée d'un auteur du passé rencontre notre présent sur le mode de la confirmation ou de la vérification, et on créditera par voie de conséquence cette pensée d'une certaine « actualité ». On voit que, dans cette acception largement répandue, l'actualité implique un rapport essentiel à la *vérité* : l'actualité de Marx se mesurerait à la vérité de ses énoncés sur le monde, tant sur le monde auquel il appartenait que sur le monde qui était pour lui encore à venir et qui est aujourd'hui le nôtre. On peut bien sûr, à l'instar d'Alain Badiou, récuser cette notion même d'« actualité » en opposant l'éternité atemporelle de l'Idée pure à la vérification d'énoncés par l'expérience et faire du nom de Marx un simple « nom propre », aux côtés d'autres (Spartacus, Thomas Münzer, Robespierre, Toussaint-Louverture, Blanqui, etc.). En vertu de cette logique on sera alors amené à couper radicalement le *nom* de Marx de la *pensée* de Marx. Mais pour qui prend au sérieux la pensée de Marx et s'interroge sur

son « actualité », c'est précisément cette notion d'une « actualité-vérité » qui demande à être interrogée dans ses fondements mêmes.

La notion d'actualité peut en effet s'entendre en deux sens fondamentaux. Selon le premier, massivement prévalant, l'actualité s'entend de ce qui est présent au sens temporel, c'est-à-dire contemporain : quelque chose d'actuel est quelque chose qui est temporellement présent, qui appartient au présent le plus ponctuel et par conséquent le plus passager, si bien que ce qui est actuel sur ce mode est par définition voué à ne pas durer et à ne pas persister puisqu'il se confond avec l'événementiel : ce qui est aujourd'hui deviendra inactuel demain. Selon un second sens (aujourd'hui refoulé au profit du premier), l'actualité s'entend de ce qui est pourvu d'une « force agissante » : ce sens, qui s'impose dans la philosophie médiévale au XIII^e sc., renvoie à l'idée d'*acte* ou d'*activité* qui est contenue dans le terme scolastique d'*actualitas*. Mais l'actualité de ce qui est en acte et non simplement en puissance suggère elle-même l'idée d'achèvement, d'accomplissement, de sorte que l'actualité ainsi conçue diffère profondément de l'actualité comprise comme appartenance au présent temporel : tandis que ce qui est actuel au sens de temporellement présent est fondamentalement inachevé et promis à la disparition, ce qui est actuel au sens de l'« être-en-acte » a la perfection de ce à quoi rien ne manque. A suivre jusqu'au bout cette ligne de pensée on en viendra à la conclusion que seul ce qui est en acte possède une actualité, autrement dit, que seul ce qui est achevé est pourvu d'une force agissante, ce qui n'est qu'en puissance étant condamné par contraste à la stérilité de l'inactif.

On retrouve cette idée dans la présentation de la « doctrine de Marx » faite par beaucoup de marxistes à la suite de Lénine : celle-ci « est toute-puissante parce qu'elle est juste », c'est-à-dire parce qu'elle est « cohérente », « harmonieuse et complète ». Bref, c'est à son achèvement et à sa complétude que la pensée de

Marx devrait sa singulière « force agissante », celle-là même qui lui aurait permis de traverser victorieusement l'épreuve du temps. On a donc ici une idée de la vérité de la doctrine comme tout achevé et immuable qui garantit par avance l'impossibilité d'une « infirmation » par l'expérience. Le marxisme n'a cessé de jouer simultanément sur ces deux registres : l'actualité atemporelle due à la systématisme interne de la doctrine et l'actualité par la vérification empirique de la théorie dans le présent. Les mêmes n'hésitaient d'ailleurs pas à faire de la première actualité le garant de la seconde : si la théorie est toujours vérifiée, quels que soient le cours des événements et les surprises de l'histoire effective (actualité comme confirmation par le présent), la raison ne peut en être que son achèvement et sa cohérence interne (actualité comme force agissante de ce qui est achevé). Dans tous les cas, l'actualité est pensée à partir de la vérité et en fonction d'elle.

Comment dans ces conditions entendre l'« actualité de Marx » ? Il faut pour cela se décider à trancher le nœud qui rattache l'actualité à la vérité. Non que l'on doive s'interdire de procéder à la mise en rapport de tel ou tel énoncé avec les faits de notre présent, non que cette mise en rapport ne puisse être éclairante. On pourra ainsi convoquer ce passage de *Misère de la philosophie* où Marx distingue contre Proudhon la concurrence de l'émulation industrielle : « De nos jours, l'émulation industrielle n'existe qu'en vue du commerce. Il y a même des phases dans la vie économique des peuples modernes où tout le monde est saisi d'une espèce de vertige pour faire du profit sans produire. Ce vertige de la spéculation, qui revient périodiquement, met à nu le véritable caractère de la concurrence qui cherche à échapper à la nécessité de l'émulation industrielle. » On soulignera la perspicacité de Marx pour mieux mettre en évidence le fait que le « vertige de la spéculation », qui restait alors sporadique et intermittent, est aujourd'hui devenu la loi suprême du système au point de s'affranchir

complètement des nécessités de la production. Ce type de propos a un certain intérêt et une certaine pertinence pour autant qu'il ne se réduise pas à célébrer la « vérification » de cette remarque de Marx et donc sa « justesse ». Mais il s'agit ici de tout autre chose, à savoir de l'actualité d'une pensée *comme pensée*, et non de l'actualité de tel ou tel énoncé considéré isolément dans son rapport aux faits. Dire que la pensée de Marx est actuelle en tant que telle c'est dire que cette pensée est par elle-même active en ce qu'elle produit des effets d'intelligibilité sur notre monde et, corrélativement, sur notre propre situation à l'intérieur de ce monde. En ce sens, elle peut avoir été élaborée il y a plus d'un siècle et appartenir ainsi au passé relativement au moment de sa formation et au climat intellectuel dans lequel elle est née, il n'empêche qu'elle continue de produire de singuliers effets d'intelligence sur notre présent. Elle appartient à notre présent par la force active qu'elle possède en termes de compréhension de ce présent. Sous ce rapport, elle n'est pas « d'actualité » parce que la crise que nous traversons la ferait telle, mais elle est « actuelle » en ce qu'elle agit sur notre présent en éclairant ce par quoi il est *notre* présent, et non un présent quelconque.

De ce point de vue, son actualité rend toute actualisation superflue, mieux elle disqualifie par avance toute entreprise d'actualisation : vouloir l'actualiser de toute force revient précisément à nier son actualité. L'actualisation consiste à rendre actuel ce qui ne le serait pas de soi-même, elle renvoie exclusivement au premier des deux sens évoqués plus haut, c'est-à-dire à une notion superficielle de l'actualité qui réduirait celle-ci au présent le plus ponctuel, en déniait à la pensée de Marx cette force agissante qu'il importe au contraire au plus haut point de lui reconnaître. L'actualisation de Marx consisterait alors en l'adjonction d'éléments étrangers au corps de la théorie tel qu'il a été initialement édifié : il s'agirait par ce moyen d'expliquer des phénomènes que

cette théorie serait en son état premier incapable d'expliquer. Par exemple, on ajoutera à la théorie marxienne du capital financier un certain nombre d'éléments permettant de la remettre au goût du jour (pour tenir compte du caractère systémique de la spéculation, par exemple) : on se donne l'illusion de combler ainsi le retard de la théorie sur le cours des événements historiques. Sous ce rapport, les choses se présentent un peu à la manière dont la cosmologie de Ptolémée se faisait fort de rendre compte des nouvelles observations accumulées sur la trajectoire irrégulière des planètes : on adjoint alors au cadre théorique issu d'Aristote (les planètes y étaient attachées à des sphères célestes dont le centre étaient la Terre) l'hypothèse de petits cercles, appelés « épicycles », sur lesquelles les planètes seraient placées et qui auraient leur centre sur la surface des sphères célestes. On obtient alors ce qu'on pourrait appeler une actualisation par « complémentation ». De quelque façon qu'on l'entende, une telle tentative n'est pas sans présupposer une certaine représentation de la théorie comme bloc homogène : c'est en effet parce qu'elle est homogène à sa manière qu'elle aurait besoin d'être complété pour être de nouveau pleinement efficiente. On sauve ainsi sa cohérence par l'actualisation.

A certains égards, l'althussérisme fut une tentative particulièrement sophistiquée d'actualisation, sous la forme, au moins au début, d'une actualisation déniée se donnant pour une simple « complémentation philosophique ». L'ambition déclarée était de fabriquer à la place de Marx et pour lui une philosophie adéquate à son œuvre mais qu'il n'avait pas été en mesure de produire lui-même : « nous avons pensé quant à nous qu'en réalité il ne professait pas la philosophie présente dans sa recherche. C'est ce que nous avons essayé de faire quand nous avons tenté de *donner* à Marx une philosophie qui permette sa compréhension : celle du Capital, celle de sa pensée économique, politique et historique » (*Sur la philosophie*, nous soulignons). On vérifie par là que ce

projet ne remet pas le moins du monde en cause le présupposé d'une cohérence forte de l'œuvre : la complémentation concerne « seulement », si l'on peut dire, la philosophie apte à réfléchir cette cohérence du travail scientifique qui vaudrait déjà par elle-même et serait de l'ordre d'une nécessité démonstrative. Toutefois, dans une lettre du 16 janvier 1978 à son ami Mérah Mamarchdavili, Althusser livrera rétrospectivement le véritable sens de l'entreprise menée sous sa direction au cours des années 1960 : « Je vois clair comme le jour sur ce que j'ai fait voilà quinze ans : ça a été de *fabriquer une petite justification bien française*, dans un bon petit rationalisme nourri de quelques références (Cavaillès, Bachelard, Canguilhem, et derrière eux un peu de la tradition Spinoza-Hegel) à la prétention du marxisme (le matérialisme historique) à se donner comme science » (in André Tosel, *Le marxisme du 20^e siècle*, nous soulignons). Il s'est donc bien agi en définitive de mettre Marx au goût du jour en le coupant de son siècle pour en faire un auteur du XX^e siècle. On reconnaît là le motif du penseur « intempestif » dont le seul tort est d'être un « trop-tôt-venu ».

En définitive, le marxisme a hésité entre deux grandes attitudes. La première a consisté à étayer la théorie au moyen d'hypothèses auxiliaires destinées à remédier à ses lacunes les plus criantes de manière à sauver sa cohérence d'ensemble. La seconde a consisté à refuser énergiquement toute actualisation au nom de cette même cohérence comprise comme un achèvement définitif. Dans cette dernière optique, on persistera obstinément à demander aux événements présents une confirmation des pronostics formulés dès le début par la théorie, en rejetant toute proposition d'actualisation comme relevant d'une forme de « révisionnisme » déguisée. Par exemple, on demandera à la violence de l'actuelle crise mondiale de confirmer le pronostic selon lequel le capitalisme travaille de lui-même à son propre dépassement. Le marxisme nous a trop

longtemps habitués à cette attitude pour qu'il soit utile d'y revenir, même si certains sont aujourd'hui tentés de reprendre à leur compte ce genre de discours. Ce qu'il importe de souligner c'est que cette attitude « dogmatique » partage avec la première la présupposition d'une théorie comprise comme bloc homogène. Ce qui est ici en cause n'est ni plus ni moins que ce qui fait le marxisme lui-même, à savoir un certain rapport à la pensée de Marx qui consiste à pourvoir cette dernière d'une cohérence imaginaire. Il ne suffit donc pas d'affirmer à la suite d'Etienne Balibar (Avant-propos pour la réédition de 1996 de *Pour Marx*, nous soulignons) que « tous les marxismes sont *devenus* imaginaires », il faut aller jusqu'à dire que tous les marxismes ont toujours été imaginaires parce qu'ils *sont* par définition imaginaires. Il est parfaitement vain de prétendre avec certains qu'il n'y a jamais eu *un* marxisme, mais que ce sont « mille marxismes » qui ont fleuri dans la dernière période, témoignant ainsi de la « vitalité » de la recherche marxiste : la métaphore florale dissimule mal la dérobade que représente cette tactique désespérée de « pluralisation » du marxisme, celle qui consiste à esquiver la tâche critique qui est de demander aux textes ce qu'il en est de cette « unité » problématique prêtée à Marx par chaque version du marxisme.

La différence entre les deux attitudes qui viennent d'être évoquées, l'une « dogmatique » et l'autre « révisionniste », tient à ce que la seconde attend de l'actualisation qu'elle comble le retard de la doctrine sur l'actualité au sens temporel, alors que la première sollicite l'actualité au sens temporel pour lui demander de confirmer la vérité intemporelle de la doctrine. Mais dans les deux cas on manque ce qui fait l'actualité d'une pensée, à savoir cette force qui produit dans et sur le présent des effets d'intelligence. En l'occurrence, cette actualité tient aux tensions qui lui interdisent de se refermer tout à fait sur elle-même en cette cohérence inentamable qui est propre à une démonstration

réussie. L'actualité de la pensée de Marx est ainsi l'actualité de la tension qui la travaille, non l'actualité d'une doctrine « toute-puissante parce que juste » qui rendrait par avance raison du cours des événements. La difficulté de notre situation, « la croix de notre présent » (pour parler comme Hegel) est celle-là même que Marx a affrontée théoriquement sans jamais parvenir à la surmonter. L'actualité de la pensée de Marx réside donc dans le fait que la tension théorique intérieure qui n'a cessé de l'animer a pris aujourd'hui pour nous le sens pratique d'une tâche dont aucune « nécessité historique » ne peut nous exempter. De manière paradoxale, on aboutit à l'idée que l'actualité de cette pensée ne réside pas dans la force d'un achèvement, mais dans la forme singulière d'un inachèvement, et qui plus est, d'un inachèvement non pas accidentel mais essentiel, c'est-à-dire dans la forme singulière de son « inachevabilité ». On sait que Marx aimait à évoquer la figure de Frenhofer, le vieux maître du *Chef d'œuvre inconnu* de Balzac qui remet sans cesse sur le travail son tableau sans pouvoir l'achever. Toutefois, à la différence de Frenhofer, si Marx ne parvient pas à achever son *opus magnum*, ce n'est pas en raison d'une exigence de perfection impossible à satisfaire, mais bien en raison de l'irréductible tension qui ne cesse de travailler et de faire travailler sa pensée. *Le Capital* n'est pas la *Belle Noiseuse* de la critique de l'économie politique, mais le titre d'une œuvre vouée en tant qu'œuvre à l'inachèvement du fait de l'impossible du projet qui la porte dès l'origine. L'actualité de Marx n'est pas en raison directe de son achèvement comme doctrine cohérente et unifiée, elle est d'un autre ordre que celui de la vérité, elle réside proprement dans la force agissante d'un inachèvement qui nous fait toujours penser.